

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Poésie

Rachel Leclerc, Sébastien Dulude, Jérémy Laniel and Sarah Brideau

Number 174, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91091ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R., Dulude, S., Laniel, J. & Brideau, S. (2019). Review of [Poésie]. *Lettres québécoises*, (174), 56–62.

Un jeune homme à la guerre

Rachel Leclerc

L'auteur de *L'orangerie* nous revient avec le troublant personnage d'un garçon aux prises avec l'horreur des champs de bataille.

Homme de théâtre, romancier, poète : pas étonnant que Larry Tremblay nous offre ici une « histoire » avec des « personnages » ; l'éditeur présente d'ailleurs ce livre comme un récit poétique. Ajoutons que la seconde moitié, « Histoire de l'œil droit », a été à l'origine d'une pièce intitulée *Cantate de guerre* (Lansman, 2011). Les lecteurs de Tremblay sont aujourd'hui invités à plonger dans un univers intrigant, aux forts accents fantastiques. L'auteur donne vie au personnage avec une grande justesse de ton, si bien qu'à notre tour nous acceptons d'emblée ce pacte de lecture tout à fait improbable.

Les vers très courts et habilement découpés, le récit à la première personne, les images justes et fortes, tout cela contribue à la réussite de l'œuvre.

Ce jeune homme étrange et halluciné sera une proie facile pour le diable, qui est décrit comme une « chose qui dépasse / de toute chose ». La solitude et la déréliction sont peut-être la cause de son inquiétante fragilité ; mais, au fond, on ne sait pas grand-chose de ses origines et on ignore ce qui l'a mis dans cet état. Lui-même semble craindre pour sa santé mentale. Au début, il remplit ses poches « de petits couteaux » et fume des étoiles sous les lampadaires ; il s'abreuve de café « pour grandir plus vite » et va chez le dentiste se faire arracher sept dents. Dans le monde réel, on le jugerait de santé très précaire. Dans la fiction, c'est pire encore : on craint qu'il soit bientôt mort. Or, la beauté du texte nous redonne espoir et confiance. Tremblay, collé à son personnage, le rend crédible et attachant – un peu comme au théâtre, si ce n'est que la poésie ruisselle partout ici. Les vers très courts et habilement découpés, le récit à la première personne, les images justes et fortes, tout cela contribue à la réussite de l'œuvre. Ce jeune homme à la sexualité farouche et solitaire, qui prétend surveiller son dos « au cas où des ailes lui pousseraient », ne déambule pas au milieu de son univers sans prendre de précautions : « J'essaie de tourner / ma tête / vers l'arrière / quitte à perdre / deux ou trois vertèbres ».

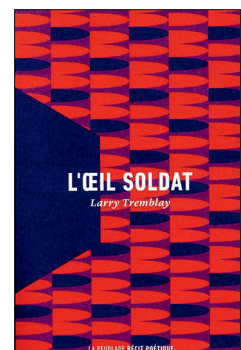
Il craint aussi la présence de Dieu, qu'il soupçonne de chercher à mordre sa pomme d'Adam ! Cela ne l'empêche pas de marcher en se déhanchant pour, dit-il, concasser les trottoirs.

Le Diable est partout

Ce garçon à la dense intériorité est surtout conscient que « s'il y a Dieu / il y a Diable ». C'est avec ce Diable qu'un pacte étrange et quasi suicidaire sera signé, qui obligera le signataire à accomplir le Mal « avec tout le Bien disponible ». Certes, il y a là un peu de pensée magique, puisque ce pacte lui permet, d'un clignement d'œil, de changer de sexe, d'identité et d'époque. Il se retrouvera tour à tour dans la peau d'un Noir, d'une femme aux seins rouges, d'un bonze chauve qui sent l'ail. Et ça continue comme ça jusqu'à ce qu'il devienne un soldat « en forme de haine ».

Puis un jour, la machine se détraque, et « l'œil soldat » ne peut plus se fermer. Le garçon reste prisonnier de sa dernière transformation. Ainsi s'achève la première partie du recueil. La seconde partie est plus rapide, violente et syncopée. Elle met en scène toutes les horreurs de la guerre, et l'univers se transforme en « chiure vinasse / marécage / où pourrit la lumière ». On y trouve pourtant les « mots fougères / que la brise / fait tinter ». C'est donc par la langue, par le vocable, par le « mot », qui revient toujours, que le poète construit cette partie du livre : « mot torchon / mot matraque / cueilli dans des crânes ».

Certes, le thème de la guerre a depuis longtemps envahi la littérature, et on aimerait voir défiler autre chose que des cadavres ensanglantés et des machines de mort ; peut-être fallait-il le talent d'un Larry Tremblay pour renouveler un peu le sujet et montrer cet univers sous un angle qui ne relève pas juste des états d'âme d'un auteur. Après tout, dénoncer la violence est la tâche de tout un chacun, et nous n'avons pas à « coudre nos bouches ». Grâce à une poésie qui permet – tout en restant de la stricte poésie – de voir les personnages et de vivre avec eux les événements, le lecteur peut plonger dans l'univers de Tremblay comme s'il se trouvait face à la scène. Surtout, il éprouve beaucoup d'empathie pour le jeune homme, qui se montre à la fois si fort et si vulnérable, si attachant avec ses contradictions, et qui, dans la peau du soldat, prie Dieu de « couper les bras / de ceux qui grimpent / de l'autre côté du mur ». ♦



☆☆☆☆

Larry Tremblay

L'œil soldat

Saguenay, La Peuplade

2019, 96 p., 19,95 \$

L'amour face à la mer

Rachel Leclerc

Gaspésienne d'adoption depuis presque trente ans, Joanne Morency poursuit la délicate et précieuse introspection commencée en 2009 avec *Miettes de moi*.

Il y a dans la baie des Chaleurs davantage de parutions de livres qu'on pourrait le croire quand on habite ailleurs. La péninsule regorge d'artistes de toutes disciplines, et il faut y vivre pour constater à quel point les créateurs et les jeunes entrepreneurs ont insufflé à la région une vitalité peu commune. J'avoue que, de mon côté, je reste la plupart du temps concentrée sur le bleu de l'eau et sur le paysage, sur la poésie qu'ils m'inspirent surtout. Et, comme j'ai refusé jusqu'à tout récemment l'intrusion de Facebook dans mon existence, c'est sans le vouloir que j'ai brillé par mon absence aux cocktails et aux lancements. Je sais cependant qu'il y a dans le village d'à côté une poète dont le talent n'a d'égal que la discrétion. Elle s'appelle Joanne Morency; nous nous sommes croisées deux ou trois fois, et on dirait que cela nous a suffi pour reconnaître notre besoin de solitude. La qualité de ses travaux lui a valu plusieurs récompenses, dont le Prix du récit Radio-Canada en 2014, puis, l'année suivante, la même distinction dans la catégorie « poésie », ce qui n'est pas rien quand on connaît la popularité de ce concours, où des centaines, voire des milliers de candidatures anonymes sont envoyées chaque année.

On ne dira jamais assez le pouvoir d'évocation que permet en littérature l'imparfait de l'indicatif. Ici, la force des images vient ajouter à la gravité de l'aveu.

Déjà, le titre de son plus récent recueil, *Preuves d'existence*, nous dit à quel point cette femme envisage l'écriture comme un gage de sa présence au monde. À tort ou à raison, nous croyons souvent ressentir une grande faille en nous-mêmes. L'un des personnages du romancier japonais Haruki Murakami affirme, à dix-sept ans, que la mort ne se trouve pas au bout du chemin de sa vie, car il se sent déjà habité par elle comme par un courant d'air (*La ballade de l'impossible*). Certains jours, nous peinons à dissiper la vague impression de nous dissoudre au sein d'une société que nous imaginons plus réelle et plus vivante que nous. Et c'est la présence d'un autre humain qui va nous tirer de la torpeur et nous faire admettre enfin ceci : « on croirait / que le monde existe. » L'écriture de Joanne Morency a toujours dégagé beaucoup de franchise : « J'étais une femme heureuse / sans testament ». Elle tourne son regard du côté de la baie, qu'elle appelle, dès la première page du livre – peut-être sous l'influence du célèbre incipit des *Fous de Bassan* d'Anne Hébert –, « la mer étale ».

L'amour encore à venir

La mer peut se révéler un miroir qui ramène les images du passé, même lorsqu'on lui tourne le dos pour écrire, comme le préconisait Françoise Bujold – une autre Gaspésienne. Il en va de même pour dormir et rêver. Il faut, jour après jour, rester vigilante et ne pas se laisser avaler par la beauté, voilà l'impératif qu'on se donne lorsqu'on tient à préserver en soi la capacité de création. « Je dormais dos aux vagues / incapable de nuits véritables / un cratère à la place du ventre », nous confie Morency dans « Carnets de solitude », la première partie du livre. On ne dira jamais assez le pouvoir d'évocation que permet en littérature l'imparfait de l'indicatif. Ici, la force des images vient ajouter à la gravité de l'aveu, et il en va ainsi tout au long de *Preuves d'existence*, où il est écrit, avec bien sûr trop de dureté : « J'ai tout d'une saison en retard. »

Dans la partie intitulée « Chapitres amoureux », les poèmes sont rédigés au futur, et l'on dirait qu'une bouteille est lancée à la mer. L'homme n'existe pas encore dans le présent, mais on espère qu'il sera celui « qui sait depuis toujours la force des océans ». Plus loin, là où est soupesée « la somme des tendresses », l'homme est devenu accessible et se voit incorporé au paysage, participant à une relation charnelle harmonieuse, bien que ponctuée de questionnements divers. Car, même dans le plaisir, la poète s'interroge sur la réalité de sa propre chair : « ne suis-je qu'un reflet par-dessus le tien, posé dans le même cours d'eau ? » Toujours la présence de l'eau traversant l'intimité de l'être jusqu'à reproduire son image. Même quand l'ardeur amoureuse s'est emparée de la femme, l'ombre subsiste, et l'autre est emporté dans ce mouvement de contradictions et de confusion.

Mais « il y a tant de façons d'être un paysage », affirme Morency. Et tant de façons de vivre et d'aimer, pourrait-on ajouter. Se laisser imprégner par l'incertitude et le doute n'est pas forcément quelque chose de négatif, au contraire. On peut très bien avancer sur un chemin de lumière tout en gardant les yeux sur la poussière qu'on y soulève. Ce n'est que lucidité, et ainsi passe la vie, ainsi s'écrit la poésie : un pas dans le soleil, un pas dans le brouillard. Et tout le corps en trouve son équilibre. Joanne Morency le sait mieux que personne. ♦

Preuves
d'existence

Joanne Morency

☆☆☆

Joanne Morency

Preuves d'existence

Montréal, Triptyque

2019, 84 p., 17,95 \$

t poésie

Lettres canadiennes

Sébastien Dulude

Troisième parution de la nouvelle collection « Poèmes » des éditions Triptyque, *Whatever, un iceberg* fait découvrir au lectorat québécois une voix poétique aussi étonnante que sa traduction.

Il ne date pas d'hier que les littératures du Québec et du ROC se toisent sans grande mixité, et les scènes de Montréal, épicerie du bilinguisme culturel au pays, ne sont pas parvenues à de bien meilleurs résultats, malgré quelques belles réussites dont les soirées bilingues « La Vache enragée » de Mitsiko Miller (1995-1999), le festival annuel Metropolis bleu / Blue Metropolis (depuis 1999) et la foire Expozine (depuis 1999 également), parmi très peu d'autres.

Or, voici que depuis quelques années, une proximité nouvelle entre les milieux littéraires anglos et francos de la métropole semble s'affirmer, ainsi qu'en témoignent certains événements – que je cours le risque d'associer plutôt approximativement : la parution chez Véhicule Press du roman *New Tab* de Guillaume Morissette (2014), la traduction française de l'œuvre de la Montréalaise Heather O'Neill chez Alto (et, dans une moindre mesure, celle de Jacob Wren au Quartanier), l'inauguration, en 2014, du site web *Quebec Reads* consacré à la traduction anglaise de littérature québécoise et la parution toute récente d'un dossier sur la littérature anglo-québécoise dans les pages de *LQ*. De manière plus significative encore, la communauté poétique de Montréal, extrêmement active dans l'organisation d'événements littéraires dont la popularité est en plein essor, est actuellement très mobilisée autour de la mise sur pied de soirées de lectures bilingues, conviviales et stimulantes. Une ère nouvelle pour la *CanLit* au Québec ? Il serait temps.

***Polyamorous love songs* (cf. Jacob Wren)**

Il faut aujourd'hui ajouter à ces heureuses initiatives la traduction du recueil *Whatever, un iceberg* (Mansfield Press, 2017) de la Torontoise Tara-Michelle Ziniuk, un jalon nouveau vers la possibilité d'une meilleure fréquentation de la poésie canadienne contemporaine par les lecteurs francophones.

On doit à Daphné B., poète montréalaise bien connue, la facilitation de cette rencontre : sa traduction tonique vibre de contemporanéité et rend immédiatement accessible la langue déliée de Ziniuk : « Je change de statut au lieu de changer de coiffure et merci / en criss parce que je n'ai pas besoin de microtoupets accidentels dans ma vie d'adulte. » L'oralité y est rendue avec justesse et inventivité, et des libertés langagières très intéressantes sont prises tout au long du texte. Cette fluidité n'est cependant pas sans accroc : le texte contient des lourdeurs syntaxiques dont il est difficile de savoir si elles proviennent de la version originale ou de la traduction. D'une trop grande fidélité à la première, possiblement.

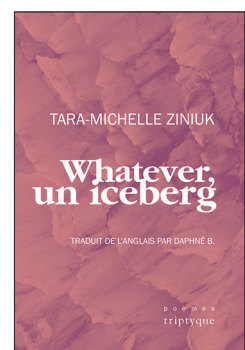
À part le fait de rencontrer une jeune admiratrice (qui l'aime, parce qu'elle aime la poésie) dans un bar où elle a acheté et boit son propre cognac, je souhaite à la poète plus âgée de comprendre lesquelles de ses affaires transformer en poésie. Parce qu'elle a ça, ces affaires-là.

N'empêche, pareille phrase montre bien certains des enjeux de confusion interpersonnelle explorés dans l'ouvrage, où la narratrice évolue (ou tente de) au sein de relations polyamoureuses, généralement décevantes, mais à tout le moins complexes : « Mon amant débarque en ville et je pense que ça va peut-être te rendre jaloux. Mon amant cesse d'écrire. Un homme me dit qu'il m'aime et je dis toi. » À force de je, tu, toi, lui, il, elle, les rapports deviennent pour le lecteur rapidement indécis – une piste d'interprétation du titre –, mais sont surtout fort bien servis par l'écriture de l'autrice, tout à la fois libre, comique, dissipée et grave. Le train de pensée de l'écrivaine fascine particulièrement. Ziniuk oscille sans avertissement de la description pragmatique au conceptuel, des transitions qui s'appuient sur des images vives et décomplexées. Plusieurs pages sont hilarantes, déboussolantes et authentiquement étranges.

La confusion de la narratrice donne également lieu à un jeu de dissimulation entre un réel supposé et la fiction (notez l'écriture inclusive) : « Je mens à tou-te-s ceux qui lisent ça. Tu aimerais pouvoir leur dire. Tu pourrais peut-être me suggérer de relire mon historique de conversations, réviser nos textos, / parce que j'ai tout inventé ». S'adresse-t-elle au mec ou au lecteur ? Toute la part de fiction est là et nous tient sur le qui-vive de l'écriture en nous rappelant constamment à elle.

Difficile, enfin, de passer sous silence que le recueil, du volume d'un petit roman, n'est pas sans longueurs. La seconde moitié, qui explore principalement le regret, tandis que la première était animée de la fougue exaspérée du désespoir, suscite passablement moins d'intérêt. La prose du livre y est parfois remplacée par des poèmes en vers, moins intéressants, et par quelques listes, franchement inutiles, qui ont en commun de venir interrompre une expérience de lecture tout autre. *Whatever, un iceberg*.

Mais l'envie de lire Tara-Michelle Ziniuk ne me quittera pas. Ça tombe bien : Triptyque vient faire paraître *Reste ou va-t'en*, une autre traduction de l'autrice par les soins de Daphné B. C'est une bonne nouvelle pour les lettres canadiennes. ♦



☆☆☆

Tara-Michelle Ziniuk

Whatever, un iceberg

Traduit de l'anglais (Canada) par Daphné B.

Montréal, Triptyque

2019, 120 p., 17,95 \$

Tu ressembles à Daniel Leblanc-Poirier

Sébastien Dulude

Seconde livraison d'une trilogie annoncée, *Fuck you* succède à *911* et continue de faire entendre la petite musique de Daniel Leblanc-Poirier.

Depuis 2007, on reconnaît sans difficulté le style de Daniel Leblanc-Poirier à son phrasé unique, tissé d'un surréalisme déroutant mais étrangement intelligible, voire familier, comme si le gourou lysergique Timothy Leary écrivait des ballades western. DLP construit ses poèmes avec tout ce qui lui tombe sous la main et c'est très souvent magnifique :

*mais tu es debout
et tu ressembles à une firme
qui signe les papiers de mon érection*

*tu sais comment cibler
le terrain même de l'organe
et sentir sans effort les gâteaux de
par là-bas
bye bye*

Une constante dans l'œuvre de DLP, le poème d'amour et de désir a encore la part belle dans ce recueil intime qui présente, comme dans *911* (L'Hexagone, 2017), une ou des relations amoureuses troublées, souvent empêchées. En arrière-plan, la dépendance aux opioïdes – annoncée frontalement en quatrième de couverture et suggérée par touches ici et là dans le livre – agit comme élément éminemment perturbateur au cœur ou au pourtour de ces relations. Or, ce fil thématique, puissant et spectaculaire, n'est pas aussi central qu'on aurait pu l'imaginer, même si certaines de ses manifestations sont bouleversantes : « des oiseaux narcotiques / picorent à mon bras / c'est normal ne pleure pas / c'est la moisson de l'enfance [...] ».

Ce fil assez ténu engendre une relative perplexité quant à l'organisation du propos. La suite assez brève d'environ cinquante poèmes est interrompue par seulement quelques citations de poètes acadiens, comme autant de chansons captées sur les ondes, auxquelles l'auteur s'identifie. La trame apparaît instable, l'effet étonnant des textes s'amenuise en cours de lecture et on a l'impression que le livre se cherche, particulièrement dans le dernier tiers.

Toi-même

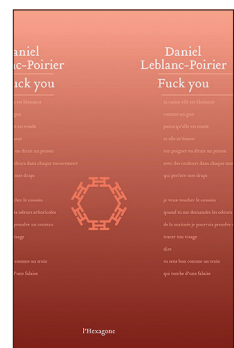
On avance donc à tâtons, goûtant la manière sucrée-salée si caractéristique du poète et s'étonnant de ses trouvailles conglomérées (« les pains à hot dog / de tes sourcils »), mais les facilités s'y accumulent tristement, à force d'évidences contemporaines mal dégrossies : « les territoires non-cédés de notre faim », « je voudrais télécharger ta blessure », « des hashtags de ton amour ». On s'impatientera devant ce qui apparaît comme un manque de sérieux, provoquant jusqu'à l'exaspération dans

des passages franchement puérils comme celui-ci : « vagin vagin / crottée ta guitare / elle me rase / je suis comblé / vagin vagin / graine ».

Enfin, des gags répétés non seulement dans ce recueil, mais aussi auparavant, ont émoussé mon envie de découvrir du nouveau DLP : on connaissait déjà le « je niaise » et son dérivé « non c'est une blague », même chose pour les solos de guitares / drums qui, de mémoire peut-être lacunaire, reviennent couramment dans son travail. On ne peut qu'imaginer que l'auteur l'assume pleinement ; quant aux lecteurs, tout dépendra des sensibilités. On pourra me reprocher de manquer d'humour, je n'en disconvierai pas. Mais je pose la question : un livre avec un tel titre peut-il se permettre d'être échevelé ?

Il faut dire que mon niveau d'exigence est nettement plus élevé devant le cinquième recueil d'un écrivain d'une pertinence indéniable – auteur, de surcroît, de l'inoubliable *Gyrophares de danse parfaite* (L'Écrou, 2010), où l'ingéniosité du poète se laissait découvrir au fil d'un roadtrip étourdissant. *Fuck you* semble certainement un peu pâle à côté de la fulgurance de ce classique semillant, mais, en toute honnêteté, il n'est pas question ici d'un mauvais recueil. Au contraire, même un ouvrage moyen de DLP fait paraître bien tièdes nombre de nouvelles voix, fraîches mais aux moyens poétiques limités.

L'art de DLP repose sur un fragile équilibre entre spontanéité et péril, et les meilleurs moments de son écriture surviennent lorsque le texte explose d'images et de couleurs tout en se chiffonnant sur lui-même, une manière fascinante de revenir à l'essentiel, souvent aussi inattendu qu'insaisissable. *Fuck you* regorge de ces petites épiphanies, mais le poisson y semble parfois noyé. On attendra néanmoins avec impatience le tome final de cette trilogie, avec l'espoir qu'il saura resserrer l'ensemble et que l'auteur, en concentrant son propos, nous éblouira de nouveau avec sa façon inimitable de « faire un petit cœur de patates pilées » qu'on appelle poème. ♦



☆☆☆

Daniel Leblanc-Poirier

Fuck you

Montréal, L'Hexagone

2019, 64 p., 19,95 \$

Un ami proche

Jérémy Laniel

Mû par la maladie et une tentative désespérée de domestiquer le quotidien, Frédéric Dumont publie son meilleur ouvrage avec *Je suis célèbre dans le noir*.

Après *Événements miteux* (Les éditions de ta mère, 2009) et *Volière* (L'Écrou, 2012), Frédéric Dumont revient avec un troisième recueil qui, malgré un sujet lourd – une hospitalisation –, jette une lumière véritable et intime sur le cours des jours. Si le recueil épate et surprend à ce point, c'est qu'il se définit par ce qu'il n'est pas : nombreux étaient les pièges dans une telle entreprise, avec brio Dumont les esquive. Sans pathos, ni apitoiement, évitant de tout désamorcer par l'ironie ou une mise à distance surréaliste convenue dans les circonstances, *Je suis célèbre dans le noir* est un recueil qui offre les morceaux de bravoure que l'on peut trouver entre le moment où l'on fait son lit le matin et celui où l'on éteint la lumière le soir. Les difficultés sont multiples pour simplement être au monde, et c'est exactement ce que Frédéric Dumont sonde avec habileté et une pincée d'humour.

Par sa poésie, Dumont transcende la solitude pour se constituer une armée.

Divisé en sept sections, le livre ne pourrait pas énoncer plus clairement le projet qu'avec ces premiers vers : « Ma méthode d'écriture / est très simple : je sors de l'hôpital / retourne vivre chez ma mère / change de pharmacie ». Celui qui tout au long tentera de « trouver un lampadaire / par lequel arriver en ville » parvient en peu de mots, quelques vers, à cibler les troubles qui grugent le réel jusqu'à le rendre étrange, asphyxiant. Par un dosage toujours efficace de certains procédés connus – répétitions, références populaires –, le poème ne joue pas de la surenchère : « en théorie je suis debout / en pratique je suis étendue sur un boulevard / en théorie j'écris un poème / en pratique je fais la file au centre local d'emploi ». La poésie est ici plurielle : les vers comme les strophes répondent au besoin du texte (le poème possède tantôt une, deux ou trois strophes, les vers se regroupent ou se tiennent seuls), jamais ils ne nous parviennent trop charpentés, et c'est de cette disparité formelle que naît la cohérence du recueil.

Être légion

maman j'ai encore raté ma santé mentale

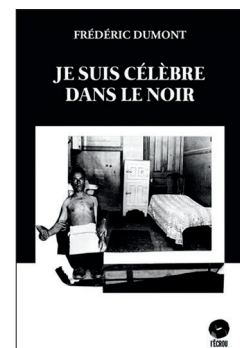
Si les obligations du quotidien peuvent peser au point que sortir du lit semble une épreuve insurmontable, l'effort est redoublé lorsqu'on cherche dans le regard des amis, des proches, de la famille, autre chose que de la pitié. Quand « ouvrir la lumière est un geste grossier », la noirceur de Dumont n'est pas celle des ténèbres, mais permet de ralentir le présent, sans toucher à l'interrupteur.

Quand j'avais dans la lecture, la détresse de Dumont – qui ne cherche ni à être le centre de tout, ni à se faire intime, mais plutôt à embrasser large – devenait aussi la mienne. Je ne peux le contredire lorsqu'il affirme que « pleurer demande une méthode », encore moins lorsqu'il écrit : « je ne crois pas que j'aurai assez d'argent un jour / pour vivre jusqu'en janvier ». Moi non plus Frédéric, moi non plus.

*je tiens cette main et si je lâche ce que je tiens
je finirai seul dans ce poème
seul dans ce poème
à écrire ce poème
où j'essaie de tenir
ce qui m'empêcherait
de mourir seul
dans ce poème*

L'inquiétude de la solitude est palpable, mais les craintes de Dumont sont inutiles. À aucun moment il ne mourra seul dans ce poème, pour la simple et bonne raison que ces vers existent. Si ses préoccupations sont nobles, si les raisons de broyer du noir sont multiples et la crainte de ne pas importer peut sembler fondée, l'existence même de cette poésie résilie son isolement. L'écriture poétique est tantôt amirale, tantôt générale, et chaque lecteur est légion. Par sa poésie, Dumont transcende la solitude pour se constituer une armée. J'en suis. Vous le serez aussi. Ainsi, jamais un poète ne peut-il être seul.

On retrouve facilement certains recueils dans sa bibliothèque, ceux qu'on veut garder près de soi et que l'on classe avec les autres un peu contre notre gré. D'autres ont le luxe précieux de contenir un vers, une strophe, un poème qui nous suivra longuement. Qu'importe où le recueil a disparu, qu'on l'ait passé à un ami qui (avec raison) ne daigne pas nous le rendre ou que nous l'ayons égaré, ces quelques lignes nous accompagnent où que nous soyons. C'est le cas de *Je suis célèbre dans le noir* qui a logé en moi une strophe à laquelle je reviens souvent : « et si je me défenestre / à chaque poème / c'est que je connais l'importance / de sortir prendre l'air ». Avec ces vers, Frédéric Dumont est devenu un ami proche, un de ceux auxquels je pense souvent. ♦



☆☆☆☆

Frédéric Dumont

Je suis célèbre dans le noir

Montréal, L'Écrou

2019, 116 p., 15 \$

Plus de place à table

Jérémy Laniel

Petit traité de l'errance et de la contemplation, le troisième recueil d'Isabelle Dumais ne parvient pas à marier le fond et la forme.

Il y a un vent salin qui souffle sur les pages de ces *Grandes fatigues*, un appel du large, un désir d'arrêt. Les soleils y sont multiples, tout comme les fruits qu'on laisse choir les après-midi d'été, comme des promesses de poèmes à écrire; ces textes qui, peut-être, attendront à demain. C'est qu'il y a une volonté de donner du temps au temps dans le recueil de celle qui «ébauche des projets qui s'écrasent sur [s]a tête en couronne de cafards», celle qui n'hésite pas à «[n]'entreprendre rien et en souffrir». Ces langueurs, bien présentes dans tout le livre, sont moins celles de la paresse que celles d'un questionnement intime: entre la suite du monde et mon corps, entre le mouvement des astres et ma tête, quel lien y a-t-il à faire? Un temps d'arrêt donc, devant l'infiniment grand, celui qui, de par sa stature majestueuse, fascine et oppresse. «Mes fatigues: mille grains de sable dans la bouche / et une patience de perle.»

Bord de mer

On doit le dire d'entrée de jeu, la somme est grande, le recueil court sur près de deux cents pages, divisées en onze parties. Avant même d'y mettre le pied, on ressent une certaine hâte d'y errer, comme si on nous invitait dans une maison de bord de mer: on espère pouvoir y trouver ses marques, s'y sentir chez soi. Très tôt, on réalise qu'on n'y est pas seul, en exergue de chacune des parties, des poètes et des écrivains: Lucrèce, Jean-Marc Desgent, Fernando Pessoa, Ivan Gontcharov, Henri Michaux, Emil Cioran, Marguerite Duras, Francis Scott Fitzgerald ou Simone Weil. Si on reconnaît que Dumais sait bien s'entourer, on finit par se demander si tout ce beau monde aura quelque chose à se dire rendu au souper. L'exergue ayant souvent cette utilité de donner le *la* au texte, à trop donner on ne sait plus prendre, et plus on avance dans ce recueil, plus on a de la difficulté à trouver une couleur réelle à chacune des parties. Les citations en ouverture finissent presque par nous faire rouler des yeux, comme si un ami ne cessait de nous parler de sa relecture des classiques.

Entendez-moi bien, *Les grandes fatigues* n'est pas un recueil dénué de fulgurances, certains poèmes marquent, blessent même, tellement ils nomment l'impuissance. Par exemple:

*Une pompe désaxée m'irrigue
de cette irrégularité touchante
des petits gestes qui terrassent.*

*Ça déraile lors des chamailles
jetée à terre j'en ai pour un siècle à
me remettre des douceurs manquées.*

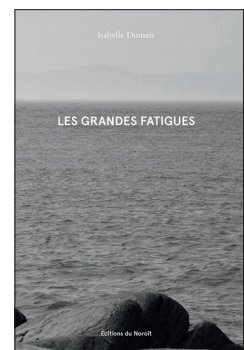
Le problème n'est pas dans le manque de justesse du propos, mais plutôt dans une certaine redite qui vient désamorcer plusieurs passages. Ainsi ce vers, seul sur la page, qui nous

arrive comme un aphorisme dont on aurait bien pu se passer: «Je suis un boulier de loterie en marche ininterrompue dont aucune boule ne tombe.» La masse poétique est dense, des codes nous échappent et certains choix ne se répètent pas suffisamment pour qu'on puisse comprendre où Dumais aimerait en venir, notamment dans l'usage sporadique d'italiques ou de parenthèses à même le poème. Sans oublier les strophes qui en disent trop, et les vers finaux, en retrait, sans doute pour marquer le coup, finissent par laisser, comme si l'autrice ne faisait pas confiance à ses lecteurs: «Je reprends chaque saison / mes exercices d'admiration / me rapetissent dans vos yeux. // Je disparaiss. // (Est-ce qu'on me voit?)»

Qui embrasse trop mal étroit

Il me faut enfin parler d'une annexe, intitulée «Échos», que l'on découvre en fin de recueil et qui m'a particulièrement irrité: six pages de références littéraires *cachées* dans le texte, quelque chose comme un mode d'emploi pour comprendre le recueil dans toute son intertextualité. Les notices, de longueurs diverses, vont comme suit: «Nos corps tombés dans les tranchées / *entre-forme* de matière délicate (p. 82). Clin d'œil aux *entre-formes* du philosophe et sinologue François Jullien, dans *Les transformations silencieuses*.» Si la tablée semblait déjà pleine par la surenchère d'exergues, cette section exacerbe l'idée que la poète tient à prouver qu'elle est une lectrice. Alors que, d'une certaine façon, le procédé de création de Dumais pouvait fasciner, cette façon de *dialoguer* avec des œuvres de différents horizons vient plutôt alourdir le recueil, accusant presque le lecteur, lui montrant ce qu'il *aurait* dû y voir.

N'empêche, l'entreprise, peut-être trop ambitieuse, des *Grandes fatigues* recèle des poèmes magnifiques et des vers habilement tournés, mais demeure l'impression d'un trop-plein, et on ne sait pas si le livre est brouillon ou abscons. On se dit qu'on était tout près d'un grand livre. ♦



☆☆
Isabelle Dumais
Les grandes fatigues
Montréal, Noroît
2019, 192 p., 23 \$

En quête de lumière

Sarah Brideau

Dans l'orbite de la thématique acadienne, un portrait sombre parsemé d'images lumineuses.

Je suis moi-même Acadienne, originaire d'à peu près la même région que Jonathan Roy, mais j'avoue que j'ai dû fouiller un peu pour la définition du mot « savèche » du titre. J'ai fait ma petite recherche, mais c'est à la page 130 du recueil que j'ai trouvé ma réponse : le mot est un acadianisme qui « désigne un papillon de nuit ».

Si je mentionne ce fait lexical, c'est pour souligner à quel point l'Acadie abrite un peuple marqué par la diversité : en moins d'une centaine de kilomètres, on rencontre plusieurs accents et vocabulaires différents. Les réalités sont multiples et changeantes d'un endroit et d'une ville à l'autre ; de la même manière, l'auteur collectionne les images et les personnages, brossant ainsi un portrait réaliste et éclaté de son monde.

Ce portrait atteint son apogée au dernier texte du recueil, « Voix rurales (patch) », un poème d'une dizaine de pages, où la locution « une voix » (suivie d'une image) est répétée à près de deux cents reprises, créant l'effet d'une chorale unissant les mal-aimés qu'on n'entend / n'écoute pas souvent : « une voix ignorée », « une voix salie comme les mains qui la parlent », « une voix qui a appris à fermer sa djeule », « une voix avec le plus haut taux d'analphabétisme au pays ». Mais d'autres voix s'expriment haut et fort, insufflent la fierté dans la chorale, en convoquant des noms et des citations tirés de la poésie et de la musique néo-brunswickoises – un *name-dropping* typique des poètes acadiens de la modernité, que connaît bien Roy, lui qui pressentait ne pas pouvoir éviter de « citer [des] acadiens ».

Ironie, autodérision et anti-folklore

L'auteur m'en voudra sans doute un peu d'avoir sauté à pieds joints dans l'acadienneté de son ouvrage, alors qu'on sent une forte envie de s'éloigner du stéréotype de l'Acadien qui parle de son Acadie :

l'identité raciale et/ou pure et/ou belle et/ou métissée et/ou diasporique et/ou inclusive et/ou symbolique et/ou martyre et/ou minoritaire selon la subvention qu'on veut avoir et exactement pour ça je vais essayer sans être capable de ne citer aucun acadien pour faire changement parce que des fois ça finit par ressembler à une crosse et que la masturbation passé l'adolescence faudrait peut-être penser à se contrôler un peu parce qu'à force de penser à sucer on va finir par penser trop souvent à la littérature de vampires

C'est, soit dit en passant, l'un de mes passages favoris du recueil. Depuis la génération qui marqua le début de la modernité littéraire acadienne dans les années 1970, la prise de distance avec le folklore est un enjeu fort. Ça nous pue au nez, ce folklore, parce que c'est réducteur et que ça ne représente pas du tout l'Acadie d'aujourd'hui. Peut-être aussi parce que nous aimons bien nous croire capables de nous différencier de la culture de masse tout en restant Acadiens. Le poète écrit donc une Acadie profondément moderne, sans en faire le point central de son recueil.

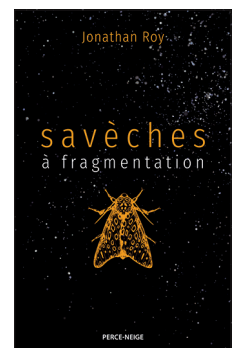
Désillusion et quête de la beauté

Le lecteur sentira que Roy se forge un style bien à lui avec ce deuxième recueil. Ceux qui l'ont déjà écouté lire ses textes auront l'impression d'entendre ses jets poétiques tourbillonnants de longue haleine, sa poésie rythmée d'images en rafale, qui sculptent l'émotion, lui tournent autour jusqu'à ce qu'un mot, un vers mette finalement le doigt dessus. La première partie du recueil est résolument revendicatrice et révoltée contre l'ère des médias sociaux et des crises planétaires diffusées en continu. Le poète peint un portrait sombre, enchaînant les textes qui transpirent le désenchantement. Pourtant, l'analogie avec les savèches est particulièrement bien choisie puisque la beauté des images semble tout tirer vers la lumière :

*à cause de ton attraction fatale
pour le feu et parce que tu es
une sorte de sphinx de mystère
avec tes ailes de fée achetées
à un icare de vente de garage
pour te donner l'impression
d'appartenir à quelque chose
de majestueux et de plus grand que toi*

La poésie de Roy est d'une lucidité et d'une lisibilité admirable. Je suis immédiatement entrée dans son monde, qui m'a absorbée et me donna les *feels* dès les premières pages. J'ai néanmoins senti que la troisième partie n'avait peut-être pas la force des quatre autres qui, dans l'ensemble, adhèrent de manière consistante au style *punché* de l'auteur et jouissent d'une cohésion d'ensemble que j'avais peine à retrouver dans cette portion du recueil.

Sans que l'Acadie soit au centre du recueil, Roy dresse un portrait du nord-est du Nouveau-Brunswick en orbite de cette thématique. Teinté d'un ton revendicateur et chargé de thématiques propres à notre époque et aux questionnements de notre génération face à l'ère informatique, Jonathan Roy met de l'avant une contribution très personnelle, identifiable et concrète au portrait collectif de l'Acadie contemporaine. ♦



☆☆☆☆
Jonathan Roy
Savèches à fragmentation
Moncton, Perce-Neige
2019, 140 p., 20 \$